

## ✕ Vincent Azoulay *L'héroïsme*

Les historiens sont souvent convoqués en tant que spécialistes ès origines et généalogies. Parce que l'héroïsme dérive d'un terme grec ancien, le spécialiste de l'Antiquité semble tout indiqué pour marquer les filiations entre conceptions anciennes et modernes, quitte à souligner les écarts et à mettre en évidence les anachronismes les plus flagrants. J'aimerais cependant sortir de ce partage des tâches quelque peu infantilisant — dans lequel l'historien apparaît comme le gardien tatillon d'une sorte de « paradis conceptuel originel » — en essayant plutôt de montrer comment le monde grec fut le lieu où s'élabora une définition ambivalente de l'héroïsme, qui fait écho avec les débats contemporains sur le sujet.

Tout commence avec l'épopée : dans l'*Illiade*, le poète qualifie de « héros » tout combattant de la guerre de Troie, quel que soit leur camp. Dans ce cadre, l'héroïsme peut se définir comme le choix délibéré de s'exposer à la mort. Ainsi Achille, « le meilleur des Achéens », choisit-il volontairement de mourir jeune et glorieux, plutôt que vieux et obscur. Car si l'héroïsme consiste à mettre sa vie dans la balance, c'est pour gagner en échange une gloire impérissable. La mort héroïque — la « belle mort » — fait en effet accéder le guerrier disparu à l'état de gloire (*kleos*). C'est là, du reste, qu'intervient le poète : le chant épique n'a pas d'autre objet que d'évoquer les hauts faits glorieux (*klea andrôn*) accomplis par les hommes d'antan et d'en perpétuer le souvenir. L'héroïsme permet donc de devenir sujet de chant et digne d'être chanté (*oidimos*) et, partant, d'échapper à l'anonymat, à l'oubli, à l'effacement — à la mort donc — par la mort même (Vernant).

Mais cette définition épique de l'héroïsme est contestée à l'intérieur même du monde grec — et ce, dès l'*Odyssée*, composée peu après l'*Illiade*. La scène est célèbre : descendu aux Enfers, Ulysse aborde les rives de l'Hadès pour rencontrer le devin Tirésias. Il y rencontre l'ombre d'Achille mort, n'ayant désormais plus d'oreilles pour entendre les chants célébrer ses exploits héroïques. Recouvrant brièvement son identité à la faveur d'un sacrifice, le héros se lamente sur son sort : « Oh ! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse ! J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en esclave chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chère, que de régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint ! » (*Illiade*, XI, 489-492). Le discours d'Achille dans l'Hadès ébranle donc les fondements même de la culture héroïque : à écouter le défunt, l'héroïsme ne serait que l'un de ces « mots trombones » — à la fois ronflant et sonnante creux — dont parlait Paul Valéry. Vanité de l'héroïsme guerrier : ce constat sera encore radicalisé par les écrivains des Lumières, Voltaire en tête, reprochant à Achille de n'avoir été qu'un égorgeur patenté, un « furieux » digne de notre haine...

Tantôt admirable, tantôt condamnable : cette ambivalence de l'héroïsme se retrouve dans la trajectoire de nombreux héros évoluant sur la scène théâtrale athénienne. Si leur bravoure ne fait aucun doute, leurs actions glorieuses ne représentent qu'un moment dans un parcours marqué par l'excès et la démesure (*hubris*), en bien comme en mal — que l'on pense à Œdipe, sauveur de Thèbes et, dans le même temps, inceste et parricide, ou encore à Héraclès,

terrassant monstres et brigands par dizaines, mais tuant aussi sa femme et ses enfants dans un accès de folie déclenché par Héra... En définitive, il semble qu'aux yeux des Grecs, il existe un coût de l'héroïsme, à la fois pour le héros lui-même (qui paye toujours le prix de ses exploits hors normes) et pour sa communauté (qui doit s'efforcer de canaliser sa démesure subversive).

De fait, loin d'être une vertu en soi, l'héroïsme risque toujours de mettre en danger la cohésion du groupe dans lequel il se déploie, puisqu'il implique de sortir du rang là où les Grecs de l'époque classique privilégient la solidarité, l'homogénéité, voire l'interchangeabilité entre les citoyens-soldats. Pour être acceptable, l'héroïsme doit donc offrir un visage collectif, comme l'illustre le cas des trois cent Spartiates, morts ensemble aux Thermopyles, en 480 av. J.-C., pour retarder l'avancée de l'armée perse en Grèce continentale. Hérodote évoque à ce propos l'étrange destin d'Aristodamos, seul survivant de tout le bataillon lacédémonien, épargné en raison d'une maladie qui l'avait tenu éloigné du champ de bataille. Considéré comme le dernier des lâches par ses concitoyens, il fait preuve, un an plus tard, d'une bravoure extraordinaire lors de la bataille de Platées, « *quittant son rang comme un furieux* » (Hérodote) pour se jeter sur l'armée ennemie. Malgré ce trépas héroïque, les Spartiates refusent de le considérer comme un brave (*aristos*), lui reprochant d'avoir recherché la mort et l'anéantissement volontaire, au lieu de tenir son rang parmi ses compagnons. D'une certaine façon, aux yeux des Grecs, l'héroïsme inconsidéré paraît tout aussi répréhensible que la lâcheté, parce qu'il déroge aux règles de la discipline collective.

Pour ne pas passer pour de la simple démente, l'héroïsme doit ainsi rentrer dans un cadre socialement reconnu, sanctionné par des discours, voire des honneurs officiels — telle l'*aristeia*, le « prix de la valeur » remis au plus valeureux des combattants, après la bataille. On pourrait même aller plus loin : la célébration de l'héroïsme individuel n'est véritablement acceptable qu'une fois le héros passé de vie à trépas. Sans doute n'est-ce pas un hasard si, en Grèce, le terme « héros » renvoie spécifiquement à un *homme mort*, vénéré sur sa tombe ou dans un enclos consacré. C'est seulement *post mortem* que l'héroïsme devient en quelque sorte inoffensif — le guerrier héroïque ne pouvant plus désormais se prévaloir de la gloire recueillie sur le champ de bataille pour prendre l'ascendant dans la communauté, voire se transformer en tyran, figure honnie entre toutes.

Ainsi s'esquisse une configuration de l'héroïsme toute en contradictions — entre vie longue et brève, gloire et anonymat, bravoure et lâcheté, démesure individuelle et sacrifice pour la collectivité — dont les principales lignes de force travaillent encore les sociétés démocratiques contemporaines.